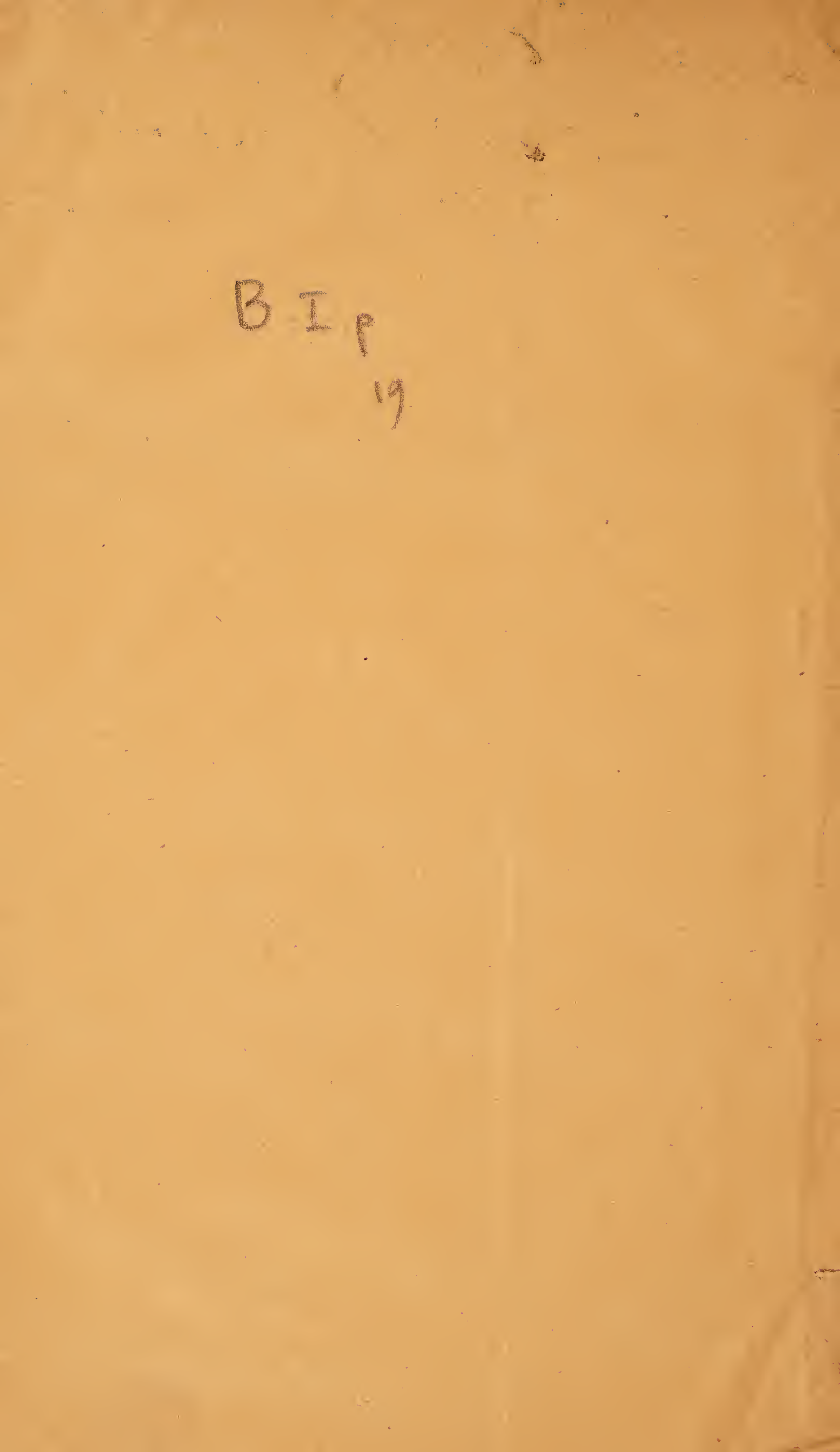
Vanmeerbeeck,
Méditations sur la nécessité d'étudier l'hre de la médecine


BIp
19

MÉDITATIONS,

SUR LA NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE,

par P. J. Vanmeerbeeck (de Malines),

DOCTEUR EN MÉDECINE, EN CHIRURGIE ET EN L'ART DES ACCOUCHEMENTS, DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE D'ANVERS, DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-CHIRURGICALE ET DE CELLE DES SCIENCES NATURELLES DE BRUGES, DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES MÉDICALES ET NATURELLES DE MALINES.

« Vox clamantis in deserto. »
Isaïas. Cap. XL. V 3.

Je ne sais si jamais personne a songé à décrire les difficultés, les déceptions, les angoisses, qui attendent le jeune médecin, dans les commencements de l'exercice de son art, — non pas ces petits déboires de la pratique, la mauvaise foi, l'ingratitude des malades; les tracasseries, les airs impertinents de leurs gardes; les haines, l'envie des confrères, leurs sourires moqueurs, leurs haussements d'épaules si significatifs, et ces petits mots prononcés à demie voix, et cet éternel appel à leur expérience, craché au visage de celui qui débute, par les vieux routiniers, — car les médecins vraiment expérimentés, et dignes de ce nom, n'insultent jamais leurs confrères plus jeunes, — non pas ces chagrins là, des plumes éloquentes, des pinceaux poëtiques les ont dépeints; — mais ces mécomptes qui parlent à l'esprit, qui bouleversent le jugement,

qui donnent lieu à d'amères réflexions, et qui, de raisonnement en raisonnement, conduisent à des conclusions si étranges, si bizarres, que l'homme, frappé d'étonnement et de surprise, demeure stupéfait, anéanti devant leur haute portée.

Ces désenchantements, ces tristes situations là, ont elles jamais été décrites? Je ne le pense pas; et cependant elles méritent bien qu'on les médite, qu'on les fasse connaître.

Voyez vous ce jeune médecin, qui vient de quitter les bancs de l'école? Il marche la tête haute, la joie brille dans ses yeux, l'assurance se lit sur son front, il est fier, il est radieux. Et pourquoi ne le serait-il pas? Un jury, composé des médecins les plus éminents de son pays, vient de lui décerner la palme due à ses travaux. — Il est content, le jeune homme, content de soi. N'est-ce pas en effet son application, son amour du travail, ses études assidues, qui lui ont valu cet honneur? Il s'était déjà jugé lui-même avant de se soumettre à l'examen de ce vénérable aréopage; et son jugement a été confirmé. — Il est heureux, heureux autant qu'il le désire, car ses vœux sont satisfaits. Désormais les barrières, qui l'empêchaient de donner un libre essor à l'élan généreux de son cœur, sont franchies; il peut se vouer, corps et âme, au soulagement de l'humanité souffrante; il en a le droit, la volonté, la puissance.

Tout entier à sa noble mission, il se fixe de préférence dans les endroits, où il y a le plus de

malheureux à secourir. Là, les fruits de ses études, de ses travaux vont se changer en bienfaits ignorés; là, il va jouïr du bonheur qu'il ambitionne le plus; là, il va reçevoir les bénédictions du père à qui il a rendu ses enfants, du fils dont il a sauvé la tendre mère, de l'époux qui lui doit la vie de sa compagne chérie; — mais là aussi, va commencer cette longue série de désillusions, qui ....; mais n'anticipons pas, et pour un moment encore, détournons les yeux de ces sombres nuages que nous voyons poindre dans l'avenir!

Il s'établit donc le jeune médecin. Les malades arrivent, — arrivent lentement, trop lentement au gré de ses désirs, — mais arrivent. Il guérit les uns, les autres succombent.

Tout va bien.

Oui, tout va bien, car — on ne guérit pas tous les malades; il est des maladies incurables, il est des affections nécessairement mortelles; on ne renouvelle pas les organes détruits, on ne restaure point ceux qui sont désorganisés; et puis — les malades attendent quelquefois si longtemps avant de recourir aux soins de l'homme de l'art; leurs lésions sont souvent si avancées; s'ils fussent venus plutôt, à la bonne heure; mais maintenant qu'y faire? La science ne peut pas des miracles; d'ailleurs — ce qu'il voit dans sa pratique, il l'a vu dans ses cours de clinique; là aussi tous les malades ne guérissaient pas. — Encore une fois, tout va bien.

Et il continue sans crainte, sans arrière pensée.

Cependant le nombre des malades augmente, avec eux augmente le nombre des guérisons, mais aussi celui des décès. C'est dans la règle. Oui — mais — dans le nombre de ces derniers, il est quelques malades qu'il avait cru sauver; sa science le lui promettait, leurs affections n'étaient pas trop avancées, il avait institué un traitement rationel, aucun soin n'avait été négligé; et cependant — ils sont morts. Qu'est-ce à dire? A-t-il mal diagnostiqué? N'a-t-il pas bien saisi toutes les indications? Le traitement n'a-t-il pas été poussé avec assez de vigueur? Qui sait?

Première matière à réflexion.

Et le jeune médecin se remet à étudier avec un soin nouveau les maladies qu'on lui a enseignées naguère. Il les approfondit, il les examine jusque dans leurs moindres détails; il tâche de se bien pénétrer des indications qu'elles présentent, il s'applique surtout à bien connaître leur pronostic et leur traitement. Et, ne le doit-il point? Ne se pourrait-il pas qu'il ait oublié quelque partie de leur histoire, quelque détail de leur traitement? — Oh! alors ce serait sa faute à lui si ses malades succombaient. Cette pensée lui est trop poignante, pour qu'il ne se réapplique à l'étude avec toute l'ardeur dont il est susceptible. Car — si ses malades doivent succomber — que ce ne soit pas de sa faute, que ce ne soit pas faute de connaissances de la part de celui qui est chargé de veiller à la conservation de leur santé, de leur vie.

Et, retrempé par l'étude, il se remet à l'œuvre.

Et, comme auparavant, ses malades guérissent et succombent; guérissent souvent sans lui; succombent quelquefois malgré lui, malgré tous les soins dont il les a entourés. Ce n'est donc pas par sa faute, ce n'est pas manque de connaissances de sa part, qu'il perd quelques-uns de ses malades, — non, sa conscience est tranquille sur ce point, il connait parfaitement, et leurs maladies et le traitement qui leur convient. Ce n'est pas là la cause de ses insuccès. — Quelle donc est-elle?

Premier doute!

Entretemps il lui a été donné de se trouver en contact avec des médecins plus âgés que lui, avec des médecins qui ont quitté les écoles, alors que lui n'était qu'enfant, avec des médecins qu'on lui a dépeints comme entièrement étrangers aux derniers progrès de l'art, et lui, âme simple et candide, il a cru à ces peintures, il y a cru surtout lorsqu'il a vu que leur pratique différait de la sienne, et dans l'orgueil de son cœur, il s'est écrié : Hommes aveuglés, qui ne connaissez pas les dernières découvertes de l'art, qui n'avez pas vu la lumière du progrès qui brille si vivement dans nos écoles, je vous plains, je plains vos malades! — Voilà ce qu'il a dit, ou, s'il ne le dit pas, il ne le pense pas moins. — Il n'y a pas quinze ans qu'il les eut appelés : incendiaires, assassins; heureusement ces temps sont passés, mais ce qui n'est pas passé c'est cette injuste prévention, qui germe si facile-

ment dans le cœur des jeunes gens, contre des hommes dont ils n'ont pas été à même d'apprécier ni les qualités, ni les connaissances. Aujourd'hui si les jeunes médecins n'insultent plus leurs confrères plus âgés, il n'en est pas moins vrai, qu'il y a dans la vie de chacun d'eux, une période — plus ou moins longue — pendant laquelle ils s'en sont moqués. Qu'on le leur pardonne! la présomption est un défaut inné de la jeunesse; et, s'il faut accuser quelqu'un, qu'on accuse ceux qui, au lieu de corriger cette présomption, comme c'était leur devoir, l'ont exploitée pour la consolidation de leurs systèmes.

Cependant le temps marche, la clientelle s'accroît, et avec elle se repète plus souvent le contact avec des médecins plus âgés, avec des médecins qui suivent une manière de traiter différente de celle généralement admise dans les écoles. Forcé d'assister aux cures de ces confrères, le jeune médecin ne tarde pas à voir qu'eux aussi guérissent leurs malades. — Il voit même plus : tel malade qu'il croyait voué à une mort certaine, est sauvé par eux. — Qu'est-ce que cela signifie?

Autre sujet de méditation.

Comment! ces médecins qu'on lui a dépeints comme si arriérés, guérissent aussi leurs malades — et ils en guérissent dont lui avait désespéré — et ces guérisons s'obtiennent par un traitement si irrationnel, si absurde! — Ce n'est pas possible. — Ce n'est pas eux, c'est la nature qui a sauvé tel et tel malade. — Cependant, cela est arrivé plus d'une

fois — et — attribuer tout cela à la nature, ce n'est pas très logique non plus — Il faudrait pourtant savoir à quoi s'en tenir. — Mais comment parvenir à cette connaissance?

Un seul moyen existe; il le saisit avec avidité; c'est celui d'étudier la pratique de ses confrères.

Et le jeune médecin se met à examiner avec soin la manière de traiter de ses confrères plus âgés. Il tache de se rendre compte des indications qui motivent leur thérapeutique, et du diagnostic dont ils l'ont déduite. Il n'a pas tardé à voir qu'ils étaient tout aussi conséquents que lui dans les principes sur lesquels ils bâsaient leur traitement, il a pu s'assurer que leur raisonnement était tout aussi logique que le sien et qu'ils avaient de plus que lui l'expérience. Alors il a compté leurs succès, il a calculé leurs revers, il les a comparés aux siens et il a vu — qu'ils guérissaient tout autant de malades que lui.

Quel trait de lumière est alors venu frapper ses yeux, mais aussi quel doute plus complexe que le premier s'est élevé dans son esprit.

Ce n'était donc pas vrai ce qu'on lui avait dit de la pratique de ses confrères plus âgés. Ce n'était donc pas vrai que leur traitement fût irrationnel et absurbe. C'était donc d'infâmes mensonges qu'on lui avait inculqués sur leur compte. Et c'est sur la foi de ces mensonges qu'il a osé se moquer d'eux. Pardon, ô vous à qui, l'âge a donné plus de prudence, pardon pour un jeune homme égaré.

La pratique de ses confrères plus âgés, est donc tout aussi bonne que la sienne. Les résultats sont les mêmes. Les doctrines sur lesquelles ces différentes manières d'agir sont basées, sont donc également vraies? — Mais cela n'est pas possible! Des doctrines diamétralement opposées peuvent-elles être l'une et l'autre marquées du scéau de la vérité? — l'une est vraie, l'autre ne doit-elle pas être fausse? — Mais laquelle est fausse? Est-ce la sienne, est-ce une de celles des autres?

Qui le tirera de cette cruelle perplexité?

Antérieurement déjà, une circonstance l'avait frappé et avait versé le doute dans son âme. Malgré les garanties que lui promettait la doctrine qu'on lui avait enseignée, il avait perdu quelques malades qu'il avait cru sauver. Ce fait, qui lui parut inexplicable alors, ne l'est plus aujourd'hui, aujourd'hui que, sans prévention, il a étudié le système que suivent ses confrères. S'il n'a pas sauvé ces malades, c'est que la doctrine qu'il suivait n'expliquait pas leur maladie, c'est que le traitement qu'elle prescrivait était inefficace ou contraire. Mais — S'il est des maladies dont elle ne donne pas la raison, s'il est des affections dont elle ne connait pas le traitement, c'est que cette doctrine n'est pas exempte d'erreurs, c'est qu'elle est loin d'être applicable à la généralité des cas morbides, siat sl est qu'elle ne soit pas totalement fausse.

Ce n'est donc pas en elle que réside la vérité.

Dans ce naufrage de l'arche de ses convictions,

il cherche à s'accrocher à quelque planche de tanut. Il s'adresse tour à tour à chacun des systèmes, suivis par ses confrères, — car il a appris maintenant à avoir confiance dans les lumières des autres; — à chacun de ces systèmes il demande la solution du problême qui le tourmente, et aucun d'eux ne la lui donne; dans chacun d'eux il trouve des lacunes et des erreurs; pour chacun d'eux il est des phénomènes morbides inexplicables, des maladies inconnues, des guérisons impossibles.

Là, non plus ne se trouve la vérité.

La vérité ne se trouve pas dans la doctrine qu'on lui a enseignée, — elle n'existe point dans les systèmes suivis par ses confrères — il n'y a donc pas de vérité en médecine!

Conclusion désespérante, mais inévitable.

Ainsi donc cette science qui m'a toujours parue si divine et si salutaire, dont le but est si noble et si élevé, cette science que j'ai embrassée avec tant d'enthousiasme, ne serait qu'un tissu d'erreurs! — Et les différents systèmes qui divisent les médecins, ne seraient qu'autant de moyens de se mystifier les uns les autres et de tromper le crédule vulgaire! Cela n'est pas possible, cela n'est pas. — Et cependant — cela est. Car — à quoi m'ont servi ces longues années passées dans l'étude et le travail? Quel fruit ai-je retiré des recherches laborieuses auxquelles je me suis livré — j'ai trouvé que je ne connaissais rien en médecine. — Car, que sait-on, quand on ne connait pas la vérité? — Fallait-il

venir de si loin pour trouver un but à la fin de let sa course? — Déceptions........ Toujours déceptions!

Mais que faire maintenant? — Continuer à exercer ma profession, sans tromper le monde et me jouer de gaieté de cœur de la vie de mes semblables. Car — ils me confient leur vie. Ils croient à ma science. — Pauvres gens! — Ils croient à ma science!!!.......... — Recommencerai-je mes études? — Mais aujourd'hui encore, on n'enseigne pas autre chose dans nos écoles, que ce que j'y ai appris.......... Il ne me reste qu'une seule ressource. Plutôt que d'être imposteur et homicide, je renonce à la pratique de la médecine — de la médecine qui, loin d'être une science instituée pour le soulagement de l'humanité souffrante, n'est qu'un ramassis d'erreurs, de faussetés, de mensonges..........

« Arrête, jeune insensé, ne blasphème point;
« arrête, homme de peu de foi, ne désespère pas;
« ne te laisse pas égarer par des sophismes, ne
« déserte point le noble sacerdoce que tu as em-
« brassé. Si par un raisonnement étroit et trom-
« peur tu es arrivé à de si désolantes conclusions,
« n'en accuse que ton peu d'expérience, ton man-
« que de courage. La vérité en médecine existe.
« Cherches, et tu la trouveras. »

Elle existe! mais où? — Je l'ai vainement cherchée dans le système que j'ai suivi; je ne l'ai pas trouvée dans ceux de mes confrères. Où donc existe-t-elle? — Aucun des systèmes en vogue de nos jours ne la

renferme dans son sein. — De nos jours.... oui.... mais avant nos jours? Nos ancètres l'auraient-ils connue? — Nos ancètres! — Allons donc. Ne m'a-t-on pas répeté cent et cent fois que nos ancètres étaient des hommes aveuglés qui préféraient les rèves de leur imagination aux faits que leur montraient leurs yeux, qui ne se plaisaient que dans des abstractions et ignoraient les premiers éléments de la science de l'homme, qui.......... mais, est-ce bien vrai tout ce que l'on m'a appris sur leur compte? Déjà j'ai éprouvé que ce que l'on m'avait dit de l'infaillibilité de la médecine actuelle, était un mensonge. Pourquoi, ce que l'on m'a fait accroire de l'absurdité de la médecine ancienne n'en serait-il pas un autre? — Mais, comment le savoir? — J'ai trouvé ler erreurs de la médecine de nos jours en l'étudiant avec soin, en l'examinant moi-même. — Soumettons la médecine des temps passés au même contrôle. — Mais, pour le faire, il faudrait connaître la médecine des temps passés — et je ne la connais pas. Pendant le cours de mes études, on ne me l'a pas fait étudier, à peine en ai-je entendu parler, et encore, lorsqu'on en parlait, ce n'était que pour la couvrir du manteau du ridicule. — Comment faire maintenant pour parvenir à la connaissance de ce qu'était la médecine dans les siècles qui nous ont précédés? Existe-t-il une histoire de la médecine, qui nous montre l'origine de cette science, ses progrès, et les différents systèmes qu'elle a vu éclore dans son sein, comme il y a une histoire politique qui nous raconte l'origine, les conquêtes

et les révolutions des empires? — Je ne le sais. — On ne m'en a jamais parlé. — Cherchons.

Oh! que j'en veux à mes professeurs! l'histoire de la médecine existe et ils ne me l'ont pas enseignée. Que de peines, que de difficultés, que d'angoisses ils m'auraient épargné, s'ils l'avaient fait connaître à temps. — Car maintenant l'étude en est bien difficile. — Et cependant il faut que je l'étudie. — Peut-être la vérité est-elle là, et je veux la connaître, la vérité. Je veux, à toute force, sortir de cet état de doute, qui torture d'une manière si cruelle, le jugement et la raison. Je veux connaître la vérité et — si je ne la trouve — je dis un éternel adieu à la médecine. Étudions donc l'histoire de cette science. — Ma dernière ancre de salut est là.

Oui, la vérité en médecine existe. — Aussi ancienne que le monde, transmise d'âge en âge, entrevue par tous les médecins, connue par quelques uns, elle a luî d'un vif éclat dans les siècles passés, elle brille encore de nos jours. De même que le soleil, dont le disque resplendissant est parfois caché par d'épais brouillards ou de sombres nuages, et qui n'en reparait pas moins brillant et lumineux; la vérité en médecine fut, de temps à autre, voilée par les ténèbres de l'ignorance ou les fausses lueurs de l'esprit de système, mais toujours elle les chassa devant elle, et reparut plus claire, plus radieuse qu'auparavant.

Voilà ce que nous apprend l'histoire de notre art. Elle nous montre la vraie médecine, faible et chancelante à sa naissance, cherchant à se frayer une voie à travers les préjugés qui obstruent sa marche; puis, croissant en âge et en vigueur, et bientôt environnée d'erreurs et d'illusions dont elle ne se débarrasse qu'à peine; plus tard, lorsque la force virile lui est venue, luttant corps à corps, avec les systèmes qui tour à tour s'attaquèrent à elle et tachèrent de l'étouffer; toujours victorieuse, plus forte après le combat, enrichie des dépouilles de ses adversaires, qu'elle fait servir d'ornement à son triomphe et de défense contre ses ennemis futurs.

Voilà comment elle est parvenue jusqu'à nous, triomphante du dernier systématiseur qui s'acharna contre elle; attendant de pied ferme, quiconque osera encore l'attaquer, sûre d'avance de le vaincre quelque longue, quelque douloureuse que soit la lutte.

Mais si nous voyons la vraie médecine marcher d'un pas ferme dans la voie de la vérité, sans trébucher et sans se dévier de son chemin, il est loin d'en être de même des médecins qui nous ont précédés.

Dès les temps les plus reculés, nous les voyons donner tête baissée dans toutes les erreurs, que l'un ou l'autre d'entr'eux, plus hardi ou plus entreprenant, s'était plû d'inventer et de prêcher au monde médical.

Il n'est aucun système de médecine quelque absurde, quelque ridicule qu'il fût, qui n'ait eu des

sectateurs et des sectateurs enthousiastes, prêts à tout sacrifier pour soutenir l'opinion du maître.

Et que l'on ne croie pas que c'est seulement dans les temps d'ignorance et de barbarie, que ces choses là ont été vues ; notre siècle en a malheureusement donné des preuves trop concluantes, des exemples trop douleureux.

Quel est le médecin vivant qui ait pu se tenir pur de toute influence d'esprit de système et qui ne se soit disputé plus d'une fois avec acharnement pour ssoutenir l'opinion du systématiseur ?

Combien n'en est-il pas, qui rougissent de honte au souvenir de leurs erreurs passées ; maintenant que tous les systématiseurs sont tombés les uns après les autres? Combien n'en est-il pas qui voudraient racheter à tout prix les opinions émises dans ces temps d'effervescence et d'enthousiasme?

Qu'ils se consolent cependant — si tant est que la participation à une erreur puisse tenir lieu de consolation — car les médecins qui viendront après nous, feront exactement comme nous, eux aussi donneront tête baisée dans les erreurs qu'il plaira à l'un ou l'autre novateur de leur prêcher comme des progrès, eux aussi, préfèreront plus d'une fois le clinquant des systêmes à l'or pur de la vérité.

Et cet état de choses continuera jusqu'à ce que la jeunesse médicale soit éclairée du seul flambeau, qui puisse lui montrer les erreurs de l'esprit de système ; jusqu'à ce qu'on enseignera dans nos écoles l'histoire de la médecine et surtout sa partie la plus intéressante, la philosophie de cette histoire.

Alors seulement nous ne sortirons plus des bornes du vrai, parce que cette science nous fera voir comment et pourquoi s'élèvent les systèmes, comment et pourquoi aucun d'eux n'est vrai, comment et pourquoi chacun d'eux a pourtant eu des sectateurs.

En veut-on des preuves? Nous en citerons quelques-unes au hasard :

En nous montrant comment tout systématiseur, partant d'une idée vraie et voulant la généraliser et l'établir en point de doctrine sous laquelle viendraient se ranger tous les faits connus en médecine, n'est parvenu chaque fois qu'à établir un échafaudage d'erreurs, l'histoire de la médecine nous empêchera de nous laisser éblouir par les parcelles de vérité que peut contenir un système.

En nous montrant comment dans la suite des siècles les systèmes se sont succédés et se sont renversés mutuellement et comment chacun d'eux, reçu avec enthousiasme à son orient, a été hué et conspué à son déclin, elle nous retiendrait à temps lorsque nous voudrions en embrasser l'un ou l'autre.

En nous montrant la marche qu'à suivie la vraie médecine à travers les siècles passés, et comment elle est toujours sortie victorieuse et plus forte des luttes qu'elle eut à soutenir contre les systèmes, elle nous apprendrait à lui rester fidèles, même dans les temps où un système est à son apogée de gloire, rassurés par l'espoir fondé, qu'elle ne peut manquer de terrasser ce nouvel ennemi, comme elle a vaincu tous les autres.

Voilà quelques uns des avantages que nous procurerait l'étude de l'histoire de la médecine : il en est bien d'autres et pour ne parler que de ceux qui nous touchent de plus près :

Si nous étudiions l'histoire de la médecine, nous ne verrions plus ces inimitiés entres les jeunes médecins et leurs confrères plus âgés, les vieux ne mépriseraient plus les jeunes, les jeunes ne se moqueraient plus des vieux, parce que n'étant plus aveuglés par l'esprit de système, chacun d'eux ne croirait plus posséder exclusivement la vérité.

Si nous étudiions l'histoire de la médecine, nous n'aurions plus à lutter contre ces doutes terribles, ces pensées désespérantes, qui viennent assaillir le jeune médecin dans les commencements de l'exercice de son art, et qui en conduisent quelques-uns à ne plus rien croire en médecine et à faire de la plus noble des professions un vil métier, en faisant taire la voix de leur conscience pour l'amour d'un peu d'or.

Si nous étudiions l'histoire de la médecine, nous saurions avant d'entrer en pratique, quel sort nous y est réservé, nous saurions que la doctrine qu'on nous a enseignée comme la plus satisfaisante, est loin de contenir toute la vérité, et à temps alors, si elle ne nous expliquait pas la maladie, nous aurions recours à une autre; loin de nous entêter à vouloir faire plier les faits suivant notre explication nous chercerions des explications pour les faits, et les malades ne seraient plus victimes de notre aveuglement.

Devant des considérations d'une importance si majeure, n'est-il pas à regretter amèrement que tous les médecins n'aient pas étudié l'histoire de la médecine en même temps qu'on leur enseignait les autres branches de cette science. Mais à qui la faute?

Dans nos universités on enseigne l'histoire de la littérature, l'histoire de la philosophie, sciences utiles et agréables sans doute, mais aucunement nécessaires. Car on peut très-bien posséder sa langue, sans connaître toutes les phases par lesquelles elle est passée, pour parvenir au degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui, et en philosophie la vérité est connue, l'étude des recherches auxquelles se sont livrées les différentes sectes de philosophes, ajoutera bien peu à sa connaissance; tandis qu'en médecine il est impossible de connaître la vérité sans connaître l'histoire de cette science; sans elle il n'y a pas de véritable médecine, il n'y a que ténèbres et doutes; et, si le doute est pour quelques uns le premier pas vers la recherche de la vérité, combien n'en mène-t-il point à l'incrédulité?

Et le nombre des médecins incrédules n'est pas petit. En veut-on une preuve palpable? Qu'on examine la conduite des médecins lorsqu'ils sont malades. Combien peu en voit-on alors recourir aux principes de leur art!

Qu'advient-il de tous ces médecins incrédules? — Chacun de nous le sait........ Il est inutile de le dire.

Il est temps d'ailleurs, que je mette un terme à ces étranges révélations; qui seront peu goutées

peut-être, par la raison même, qu'elles contiennent quelques unes de ces vérités, *qui ne sont pas bonnes à dire.*

O vous, mandataires de Dieu et du peuple, vous qui êtes chargés de veiller au perfectionnement des sciences et au bonheur du genre humain...... Ayez pitié des angoisses qu'éprouve le jeune médecin au commencement de l'exercice de son art, faites lui étudier à temps l'histoire de la médecine — et vous aurez fait une œuvre charitable et méritoire;...... Ayez pitié de l'humanité souffrante et, par l'enseignement de l'histoire de la médecine, seul phare qui peut guider le médecin dans les ténèbres qui l'environnent, délivrez le genre humain, délivrez vous-mêmes du plus terrible des fléaux qui pèse sur vos têtes, du médecin aveuglé par l'esprit de système — et vous aurez fait une œuvre de justice et de nécessité.

Malines, 24 Octobre 1840.